

France

« Souveraine Magnifique » émeut jusqu'aux larmes



L'adaptation du roman de l'écrivain camerounais Eugène Ebodé a ému jusqu'aux larmes, le public venu nombreux pour la double représentation du week-end dernier, à Ecuirey.

« Je fais un rêve. Celui de voir, un jour, le continent des origines et le pays des Lumières faire chemin ensemble ». Eugène Ebodé, l'auteur de Souveraine Magnifique, roman adapté par la compagnie Azimuts, a su trouver les mots justes pour dire ce qu'il ressentait au moment où le rideau se baissait sur la deuxième représentation de Doliba, à Ecuirey, samedi dernier. Le public n'était pas non plus avare de compliments pour saluer la performance scénique, artistique et technique de la troupe : « Exceptionnel ! », « Formidable ! ». Doliba,

la pièce, librement adaptée du roman Souveraine Magnifique, est une vraie leçon d'histoire servie par un jeu d'acteurs sobre et touchant. Il faut dire que le sujet abordé, le génocide de Rwanda, est à lui seul tout un programme.

Les deux représentations du week-end dernier, dans la salle de spectacles d'Ecuirey, ancienne abbaye cistercienne de la commune des Montiers-sur-Saulx et ancienne fonderie, dans le département de la Meuse, région Grand-Est, ont fait le bonheur de deux cents personnes, certaines impliquées dans la Gacaca pour le procès de Modeste Constellation, accusé notamment d'avoir assassiné les parents de Souveraine Magnifique, alors âgée de 8 ans au moment des faits.

« Plus de 2 millions de personnes jugées »
La fillette, qui s'était exilée au Congo, revient 15 ans après pour être affrontée au

bourreau de ses parents. La Gacaca (prononcé Gatchacha) est au cœur de la réconciliation nationale du pays des mille collines. Elle est aussi au centre de la pièce de théâtre Doliba. Ce tribunal populaire traditionnel réglait les litiges entre voisins avant l'arrivée des colons belges. Ces derniers l'ont supprimé. Le gouvernement rwandais réactive les Gacaca pour juger pendant dix ans plus de deux millions de personnes. Le génocide des Tutsi au Rwanda a fait entre huit cents mille et un million de morts, en trois mois (mai-juillet 1994). C'est cette barbarie incommensurable, sur fond de raccourcissement et les méca-

avançant qu'il a aussi sauvé plusieurs autres personnes qui auraient pu être assassinées. Il donne des noms et les habitants confinent. C'est probablement à eux, aussi, que l'accusé doit de ne pas retourner en prison, après avoir préalablement purgé une peine de sept d'emprisonnement. Finalement, il sera condamné à des sanctions financières et surtout, à la cogestion de Doliba, la vache, avec Souveraine Magnifique.

Par Jean-Célestin EDJANGUE à Ecuirey dans la Meuse

Note de lecture

« Vivant »*, l'hymne à la vie de V. Kabarari et E. Delage

Valens Kabarari et Elise Delage ont commis en octobre 2019, chez Ethiopia Editons, un ouvrage, fruit d'une rencontre inattendue, sur le génocide des Tutsi au Rwanda.

VIVANT

Valens Kabarari
Elise Delage



C'est à la fois le témoignage d'un rescapé du génocide des Tutsi au Rwanda, en 1994, et le résultat d'une de ces rencontres que l'on ne se lasse pas de raconter. Valens Kabarari venait fraîchement d'arriver de son pays natal, le Rwanda, en 2008. Il atterrit à Lyon, en France, où il passe un BTS d'audiovisuel avant d'intégrer l'INA (Institut national de l'audiovisuel). Elise Delage aborde le génocide du Rwanda lors de ses études de Lettres modernes à Paris III. Ils sont mis en liaison par l'ONG Ibuka- Mémoire et Justice qui œuvre pour le devoir de mémoire. Valens et Elise créent un espace de parole dédié aux rescapés vivant à Lyon. Ce travail poussera ensuite Valens à raconter sa propre histoire via des enregistrements décryptés par Elise et qui ont débouché sur « Vivant ».

L'ouvrage de 9 chapitres et 100 pages s'ouvre par un préambule qui campe le contexte dans lequel le projet a été conçu. Le reste du récit est raconté par la bouche du gamin qui, à l'âge de 7 ans, en 1994, a vécu l'innommable : ses parents et son frère cadet ainsi que d'autres membres de sa famille, assassinés. Les traumatismes des rescapés du génocide, la perte de toute humanité, la reconquête identitaire en s'attachant définitivement le nom de son père « Kabarari » en lieu et place de celui qui était le sien « Sindayigaya » avant le drame, sa sœur devenue subitement muette du fait du... Puis les Gacaca et la réconciliation. Parce que la vie doit reprendre le des- sus.

« Témoigner la vie »

La vie doit continuer. « Nous pouvons cohabiter, partager, construire un avenir commun. Après tout, nous n'avons pas de choix. Nous appartenons tous à la même humanité. Voilà comment j'ai trouvé ma réponse. Pour la vengeance de la même façon, j'ai construit ma propre définition : vivre, et essayer de considérer mon vécu comme une sorte d'expérience qui me permet de me questionner », écrit Valens, insistant : « Ma vengeance ça a été de vivre, tout simplement. C'est une vengeance qui dit « le projet génocidaire n'a pas marché ». Et pour moi, c'est la seule vengeance qui puisse vraiment faire échouer le génocide ». La réappropriation de nom de son père, pour pérenniser la lignée familiale, aura aussi contribué à redonner le goût de la vie à Valens. « Porter le nom de mon père, témoigner, réaliser des films, des pièces de théâtre, un livre : voilà ma revanche pour que la vie reprenne le dessus », conclut l'ouvrage, comme imprimer définitivement dans la conscience la force du témoignage pour entretenir la mémoire universelle... Témoigner pour vivre, témoigner la vie.

J.-C.E.

*Vivant, Valens Kabarari et Elise Delage, octobre 2019, Ethiopia Editons, 15 euros

Trois questions à ... Valens Kabarari

« La pièce pose la question de l'universalité du génocide »

Il avait 7 ans au moment du génocide au Rwanda. Arrivé en France en 2008, cet animateur de formation au sein de l'Association Meusienne pour l'insertion des Personnes Handicapées (A.M.I.P.H.), depuis 2019, est aussi réalisateur-scénariste.

Vous êtes rescapés du génocide contre les Tutsis du Rwanda de 1994. Vous avez assisté à la représentation de Doliba, à Ecuirey, samedi dernier. Quelles sont vos impressions ?

Ce n'était pas la première fois. J'ai assisté à ce spectacle depuis presque sa création. J'ai découvert la pièce de théâtre en arrivant dans la Meuse par la programmation de Théâtre l'ACB Scène de Bar-le-Duc. Elle parlait des Gacaca : j'ai aussitôt contacté le metteur en scène. Tout fut ensuite très facile parce qu'il était très heureux de connaître un Rwandais rescapé qui habitait près de chez lui, une personne ayant vécu l'histoire qui pourrait avoir un regard sur son œuvre. Il a découvert mon livre « Vivant » puis j'ai assisté à ses répétitions.

Quant à mes impressions lors du spectacle, et ce, dès la première fois, en coulisse, ce fut un sentiment d'admiration sur la qualité du texte, d'Eugène Ebodé, Souveraine magnifique. Et ce qui est particulièrement intéressant dans cette représentation, dans son approche du génocide, c'est son universalité : voir des européens blancs jouer le rôle de Rwandais et que le tribunal Gacaca soit transposé sur une scène... Au bout de quelques minutes de spectacle, on oublie la couleur de peau. On oublie la distinction entre les peuples, il n'y a plus le recul que je vois souvent dans les regards des européens quand je témoigne devant eux, cette impression que je suis moi un spectacle je raconte une histoire, un vécu humain, mais très loin

d'eux et de chez eux. Dans l'interprétation par des comédiens français, je voyais des Rwandais. Tous ces personnages devenaient rwandais, devenaient victimes ou bourreaux ; tous démontraient, par leur jeu, l'universalité de la question posée par le génocide.

Il est beaucoup question, dans la pièce, du rôle de la Gacaca dans le processus de réconciliation. Peut-on dire que ce tribunal populaire a réussi sa mission ?

Je ne sais pas si l'on peut utiliser le terme « réussir ». Peut-on réellement réparer les victimes d'un génocide ? Est-ce qu'elles peuvent sortir de là en disant : « Nous avons réussi quelque chose ? » Non. Par contre, il était essentiel d'avoir enfin une justice après trente ans d'impunité, jusqu'en 1994. Car c'est aussi cette impunité, et j'entends par là, ne serait-ce que pas un blâme moral, le fait de ne pas condamner des actes racistes, qui a rendu possible les massacres. Mais les Gacaca étaient aussi essentielles parce qu'avec le nombre de tueurs ou plus précisément de participants aux meurtres, jamais les juges et les moyens plus modernes et plus lents de justice n'auraient pu poursuivre tous les génocidaires ; la totalité des procès mis bout à bout aurait duré un siècle. Les bourreaux étaient trop nombreux. Les Gacaca étaient donc un moyen de combattre l'impunité. Ce fut aussi l'opportunité d'innocenter quelques-uns. Et surtout, cela a libéré la parole ; c'était une sorte d'exorcisme. A défaut de pouvoir faire revenir ceux que nous avions perdus, on devait au moins parler d'eux. Parler de ce qu'ils avaient subi ; de ce que les survivants avaient subi. Si on ne parle pas, la souffrance reste enfouie.

Vous avez écrit « Vivant » avec Elise Delage, pour témoigner de votre histoire. En quoi le témoignage partici-



pe-t-il du devoir de mémoire ?

Quand j'ai écrit avec Elise Delage « Vivant » (lire par ailleurs), je n'ai pas vraiment choisi de l'écrire. J'ai été poussé par ce que je voyais en Europe, après les attentats de Paris. L'année 2015, avec Charlie Hebdo et le massacre du Bataclan, a fait que ce devoir de mémoire s'est imposé de lui-même. J'ai choisi, si l'on veut, la manière de le raconter, un de mes choix étant de travailler à deux, d'avoir une écoute, une double réflexion, que ce soit un témoignage que le lecteur puisse plus facilement lire. Mais je ne m'impose pas un devoir de mémoire : je le fais naturellement, par besoin de parler. Je le fais aussi pour les autres, ceux qui ont des questions et puis en fonction de ce que j'entends dans l'actualité. Quand je trouve des résonances, parce qu'il y en a, avec le 13 novembre 2015 ; tuer aveuglément des innocents de tous âges ; tuer avec fierté ; tuer en masse des personnes qui n'ont rien fait, simplement pour ce qu'ils sont. Voilà le cœur du génocide. Alors j'ai eu besoin d'écrire.

Recueilli par J.-C. EDJANGUE